

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

* 492.78.687

LES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITERATURE NATIONALE.

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

2^e Livraison - FEVRIER.

SOMMAIRE

G. F. Desjardins

SOUVENIRS DE VOYAGE (suite).....NAPOLEON BOURASSA.

QUEBEC

BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,

7, Rue Buade, Haute-Ville.

1864.

Bien plus, quelques uns de nos industriels intelligents ont cru offrir quelque chose de mieux au choix des personnes de goût en donnant aux produits de leur art des formes empruntées aux curiosités étrusques. Les bijoutiers, par exemple, ont puisé largement à cette source depuis quelques années ; si bien, qu'un habitant primitif de l'Italie se retrouverait en pays de connaissance devant une de nos élégantes vitrines d'orfèvrerie. Ce qui fait l'éloge de ces objets de parure, c'est que nos gracieuses compagnes n'ont pas eu d'objection à les accueillir avec faveur, quoiqu'ils datent d'une mode, vieille d'au moins trois mille ans. — Il est vrai que les dames ne voient pas d'inconvénient à l'âge d'une mode, quand elle est jolie, un petit peu dispendieuse et surtout, quand elle n'est pas celle de *l'année dernière*. Pour cette fois, j'avoue que, en voyant sur elles ces bracelets, ces épingles, ces boucles d'oreilles d'un goût si simple, si pur et en même temps si élégant, on doit leur savoir gré d'en être revenu aux choses de l'ancien temps, pour cette partie de leur toilette.

Permettez-moi de vous rappeler quelques-unes de ces découvertes récentes qui viennent de nous révéler cette autre civilisation antique, émule de celle de l'Égypte.

Près du lac Bolsène, des travailleurs qui creusaient la terre sont entrés dans une vaste nécropole étrusque

d'où l'on a retiré depuis, plus de 2000 vases cinéraires. Ces objets étudiés par les antiquaires ont servi à une foule de révélations historiques. Comme la plupart sont ornés de peintures monochromes, représentant des sujets de l'histoire héroïque et de la mythologie de ces peuples ; et qu'ils portent, en outre, des légendes entremêlées avec les figures, comme dans les tableaux byzantins ; on a pu facilement retrouver toutes les cérémonies du culte, la plupart des dogmes religieux et les usages sacramentels de la nation : Avec les légendes, l'orthographe des mots, la forme des lettres, les types des personnages et leurs costumes, il a été facile d'établir des conjectures sur l'origine de ce peuple ; et de constater en même temps, tout ce que les Romains lui empruntèrent dans leur organisation politique et religieuse.

D'ailleurs, la simple inspection de ces poteries peintes révèle un goût déjà bien développé, une connaissance du dessein et des formes humaines remarquable, une science dans la composition qui peut difficilement être surpassée. En comparant ces restes, si humbles d'apparence à tout ce que l'on a retiré de sous les sables de l'Égypte et de la Syrie, il est facile de se convaincre que l'art chez les étrusques avait atteint un bien plus haut degré de perfection, à la même époque, que chez les peuples qui ont laissé à ces autres pays le souvenir de leur histoire et de leurs travaux.

Près de Corneto, sur les bords de la petite rivière Barta, à quelques milles de Rome, l'on a encore découvert une nécropole considérable que l'on n'a pas pu tout explorer. On croit généralement que c'est celle de *Turquini*, une des villes les plus importantes de cette époque reculée. Ce cimetière offre une surface de plus de deux lieues carrées ; et d'après les quelques milliers de tombes exhumées, M. Hamilton Gray, qui a fait un ouvrage spécial sur ces antiquités, dit que ce lieu ne peut pas avoir reçu moins de deux millions de dépouilles humaines ; et qu'il a dû servir de sépulture pendant 600 ans, à une ville de 100,000 habitants. Quoique ces chiffres ne peuvent être qu'approximatifs, ils donnent cependant l'idée de l'importance et de la grandeur de ce peuple. Outre les urnes funéraires, qui remplissaient ces sépulcres, on a trouvé dans l'un d'eux surtout, qu'une inscription désignait comme ayant reçu les cendres d'un Lucumon nommé Velturi ; “ des ustensiles de “ bronze de toutes formes et de toute grandeur, dont “ l'usage est inconnu, des boules de parfums, des “ émaux, des pâtes colorées et figurées, des pierres- “ gemmes transparentes, des statuettes, de riches “ bracelets, des pendants d'oreilles, des couronnes, “ des chaussures ornées et des dés à jouer...” etc.

....Après d'aussi vigoureux témoignages de civilisation, on reste moins émerveillé de l'origine et

des premiers progrès du peuple Romain. Des commentateurs modernes en ont été tellement frappés, qu'ils ont cru qu'il était plus raisonnable d'attribuer aux étrusques, une des plus grandes entreprises qui ait été exécutée sous le règne de Tarquin le superbe ; la grande cloaque (*).

Quoiqu'il soit très possible qu'une ville ait existé sur les sept collines, longtemps avant Romulus, il ne faudrait pas cependant mettre en doute un fait uniformément raconté par les historiens et qui date d'une époque déjà bien connue. Il est encore plus naturel d'accepter comme de lui, l'œuvre du grand Tarquin, et de croire qu'au temps de la fondation de Rome, l'empire Etrusque pouvait bien être déchû, mais qu'il conservait encore en Toscane et du côté de l'Ombrie où il avait continué d'exister, de belles traditions de son passé.

On a cru trop facilement à la barbarie et à l'ignorance des fondateurs de Rome. Cependant en étudiant avec plus d'attention la première organisation

(*) Il faut que dans l'intervalle de la fondation de Rome et la plus grande prospérité des peuples primitifs de l'Italie il se soit accompli de grandes perturbations, des révolutions bien extraordinaires pour que la vallée du Tibre se soit trouvée presque déserte au temps de Romulus. Cependant la tradition et les restes nombreux des monuments qui s'y trouvent encore, attestent à n'en pas douter l'existence de populations compactes et de villes nombreuses. Quelques vieux auteurs assurent que pas moins de 30 villes auraient occupés le seul espace qui forme aujourd'hui les marais Pontins.—L'on présume que ces villes ne devaient pas être des Paris.

de ce petit peuple, en le suivant dans son développement moral surtout, on trouve partout la preuve d'une sagesse, d'une habileté et d'une vigueur impossibles chez une nation primitive, étrangère à tout progrès antérieur. L'heureux choix du site de la ville, la fortification de l'enceinte, cette enceinte tracée à la charrue, la division de la propriété, la fondation du pouvoir, le règlement du culte et du calendrier, l'ouverture d'un théâtre qui *attira les peuples voisins* ; quelques années plus tard, la construction d'un port de mer, qui annonce des idées de commerce.—Les colonies de l'Amérique, formées pour la plupart durant les brillantes phases de l'Europe Moderne, n'offrent rien à leur origine de plus merveilleux, ni de moins barbare.

On a remarqué que tous les rois de Rome furent des hommes supérieurs ; les progrès rapides que fit cette ville sous leur règne le prouverait quand même l'histoire ne parlerait pas de leurs actions particulières. En effet, lors de l'expulsion de Tarquin le superbe, c'est-à-dire après deux cent quarante trois ans d'existence, Rome était devenue la plus puissante ville de la péninsule, ses murailles renfermaient déjà les sept collines, le même espace que sous l'empereur Aurélien, les travaux qui témoignent le plus de sa puissance étaient accomplis ; des temples, des basiliques, des aqueducs, des cirques s'élevaient déjà sur tous les sommets ; et en ajoutant un autre siècle à cette période on peut dire que Rome s'y trouve tout entière, car elle a donné durant ce temps, les plus

beaux traits de ses vertus civiques, les plus belles preuves de sa forte constitution : elle a dit ce qu'elle serait, la ville éternelle. Tout cela n'a pas pu sortir d'une demi-civilisation ; et il est remarquable que c'est après la conquête de l'Etrurie proprement dite, que Tarquin l'ancien commença ces grandes améliorations, qui furent continués sous ses deux successeurs.

Le fait qui, peut-être, nous laisse une plus mauvaise impression des mœurs des premiers romains, c'est la brutalité qu'ils mirent dans l'enlèvement des Sabines. Mais on voit d'un autre côté, qu'ils surent si bien se faire pardonner ce vilain procédé, que pas une de ces pauvres enlevées ne consentit à retourner chez elle, quand leurs pères vinrent tout armés, pour châtier leurs ravisseurs. Et ces papas, devenus beaux pères, *et peut-être grands papas*, furent obligés d'aller rester chez leurs gendres pour complaire à leurs filles !

IV

UN RELAIS.

Le lecteur a bien pu oublier que pendant cette première partie de mon récit ; nous avons laissé courir la diligence à travers champs et collines ; pour le lui rappeler, je dois donc signaler notre arrivée à Baccano.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Baccano n'est qu'un pauvre relais de poste où nous fûmes obligés de nous arrêter, pour attendre un détachement de dragons qui devait nous escorter durant une partie de la nuit.

Quelques jours auparavant, des émeutiers d'une petite ville des environs avaient brisé les portes d'une prison pour sauver quelqu'un des leurs, et ils avaient mis en liberté tous les mauvais sujets qui étaient enfermés avec ceux-ci ; ce qui durant quelque temps compromit beaucoup la liberté de tout le monde. Ces misérables se répandant sur les différents chemins assaillirent et pillèrent toutes les voitures publiques : ils assassinèrent même plusieurs voyageurs qui avaient voulu leur opposer de la résistance. Notre *veturino* qui ne nous rappelait pas les vieux légionnaires romains, par sa bravoure, avait vu du sang sur toutes les pierres de la route, en plein jour. Rien, par conséquent, aurait pu le décider à quitter Baccano de nuit. Il fallut donc que chacun se pourvût de patience.

Les lits étaient rares à notre auberge et nous nous trouvions, par l'arrivée de nouvelles diligences, un nombre toujours croissant de voyageurs. Les chaises mêmes manquaient à plusieurs : on n'en usait *qu'à tour de rôle*.—Dans le voyage, c'est une petite misère d'attendre que les gens soient fatigués d'être assis pour pouvoir s'asseoir soi-même. Il y a tant de gens qui ne se lassent jamais de vous voir debout quand ils occupent un bon siège. Ils ferment les yeux où ils s'endorment véritablement pour ne pas rencontrer

un regard suppliant ou pour ne pas être touché par une démarche chancelante : ils craignent d'être victime de leur délicatesse.

Cette nuit donna sujet à quantité d'anecdotes, de contes ou de romans dont les bandits furent invariablement les héros. Chacun conta son aventure plus ou moins incroyable. Comme les uns et les autres se connaissaient peu, qu'ils ne songeaient pas à prouver un jour l'exactitude de leurs récits, je pense qu'ils tenaient légèrement la vérité historique : à ce point que je m'étonnais parfois de voir tous ces braves conteurs encore de ce monde, après les grands dangers qu'ils avaient courus.

Les ondulations variées de la grande plaine du Tibre et le voisinage des gorges obscures des Apennins rendent le métier de brigand très facile, dans cette partie de l'Italie. Pouvant s'approcher des voies publiques, sans être vus, et fuir à course de cheval jusqu'aux montagnés, sans rencontrer d'obstacle, il leur est aisé de déjouer les ruses d'une police nombreuse et habile. Aussi les brigands n'ont jamais manqué à Rome. L'histoire fait mention d'eux à plusieurs époques.

Sous Auguste, avant que la forêt Gallinaire fût à peu près défrichée, ils se répandaient souvent en troupes nombreuses, pour piller les pays environnants. Ils se multiplièrent tellement sous Septime Sévère que toute l'extrémité de la péninsule en fut infestée. Le Moyen-Age ne contribua pas beaucoup à les détruire. Le pillage alors n'était pas toujours un déshonneur ;

les grands seigneurs n'étant souvent que de grands brigands.

Dans ces derniers temps, pour extirper cette hideuse engence de la face de l'Italie, les gouvernements ont fait traquer les bandits jusque dans leurs repaires et fusiller tous ceux qui sont tombés vivants sous la main des gens d'armes. Léon XII et Grégoire XVI ont surtout contribué à l'adoption de ces mesures énergiques, qui auraient eu le bon effet de faire cesser le brigandage, si la révolution de 1848 n'était pas venue rouvrir la carrière aux mauvais sujets.

Je me rappelle une anecdote, qui se rapporte à ces derniers événements et qui me fut racontée à l'auberge de Baccano ; et je me permets de la consigner ici comme pièce caractérisant l'espèce.

Quand les mouvements révolutionnaires ont été anéantis par les armées autrichienne et française quelques-unes des bandes insurgées, qui ne s'étaient soulevées que pour jouir du désordre, n'espérant pas obtenir de pardon, et ne tenant pas d'ailleurs au rôle de citoyen paisible, se constituèrent en troupes de bandits. Campés dans les montagnes ces corps agueris tinrent en échec une force armée considérable, pendant près de deux ans. Composés de sujets de divers métiers et de tous les caractères, des roués de toute trempe, il est aisé de comprendre la puissance de mal qu'ils avaient en eux. Tantôt ils disparaissaient presque, comme corps, et alors ils étaient

partout, cachés sous tous les costumes, jouant tous les rôles, puis à un moment convenu et dans un lieu désigné ils reparaissaient comme une phalange enchantée.

Un soir d'été, une petite ville située aux pieds des Apennins, se préparait à jouir des charmes d'une belle nuit. C'était, je crois, la fête de la patronne du pays. Une troupe de comédiens avait annoncé pompeusement une représentation au théâtre. Quelle jouissance, pour ces bonnes gens de province, qui ne goûtent les plaisirs de la comédie que durant la canicule ; quand les acteurs et les actrices sentent le besoin d'aller prendre l'air des champs ! Tout le monde s'était donc porté à la salle de spectacles, les dignitaires de l'état comme ceux de la municipalité.

La pièce se faisait attendre, les violons n'arrivaient pas, la jeunesse trépignait d'impatience. . . . Enfin la toile se lève. Quel début ! Tout le monde reste ébahi, inquiet, cloué sur les sièges. Deux lignes d'hommes armés jusqu'aux dents étaient rangées de front sur la scène, tenant leurs fusils dirigés vers la foule. En même temps un peloton des mêmes hommes apparaissait à chaque porte de la salle.

Un silence profond s'établit partout et le chef de la troupe vint expliquer aux spectateurs l'intrigue de la pièce avant de la jouer. " Que chacun, dit-il, prépare l'argent et les bijoux qu'il porte sur lui, ainsi que les

clefs de sa demeure, nous allons passer les prendre ; les acteurs ne bougeront pas de place avant que tous les goussets soient vides ; et si quelqu'un de vous ose remuer, malheur à tous ! ” L'exécution commença ; personne ne put s'en sauver. Son Excellence le maire dût comme les autres livrer sa bourse tout entière.

Pendant que ceci se passait, un autre détachement furetait la ville et préparait une retraite facile à toute la bande. On dit qu'une bonne maman disait le lendemain : “ n'est-il pas assez prouvé maintenant que le théâtre offre toujours quelques dangers ? ” (*)

La nuit s'était écoulée durant ces récits, et nous n'avions vu ni gendarmes, ni brigands autres que ceux de nos histoires : Et comme le jour chasse bien des terreurs, un rayon de soleil rendit notre postillon brave ; aux premières lueurs du jour, il se remit gaiement sur la route, fit claquer son fouet, devint parleur, siffla à pleine joue les derniers airs de Verdi : “ *La donna e mobile*, la femme est changeante ” etc et sa voiture put rouler, craquer, crier sans lui donner, la chair de poule. Aussi nous arrivâmes bientôt à *Viterbe*.

(*) Je ne voudrais pas affirmer tous les détails de cette aventure, je cite simplement *mes historiens* ; quand à l'aventure, elle-même, je j'avais lu avant la soirée de Baccano, dans les journaux du temps, et le récit que l'on m'en fit à l'auberge me la remit en mémoire.

V

SÉJOUR A VITERBE.

Quoiqu'en disent les guides italiens, cette ville n'est ni belle ni bien bâtie ; elle est seulement très-intéressante. Bien assise sur un plateau élevé entre deux collines qui dominant la plaine et la mer, c'est la ville la plus importante des États-Romains du côté occidental des Apennins. C'est dans ses environs où l'on commence à voir, en venant de Rome, de beaux vestiges de végétation et de culture, quoique cela soit bien inférieure à tout ce que l'on voit dans les vallons de l'Ombrie et dans les plaines de la Romagne. Les mines de fer qui gisent dans cette région et des eaux sanitaires très fréquentées font une partie du bien être des habitants des alentours.

Je m'arrêtai trois jours à Viterbe : quelques beaux tableaux, de vieux monuments, une jolie fête populaire dans un petit village voisin firent les frais de mes études et de mes plaisirs.

C'est de ce côté de l'Italie, un des lieux où l'on rencontre le plus de vestiges de la domination Ghotique ou Lombard. Ces immigrations violentes

s'étaient surtout arrêtées dans la Gaule Cisalpine, en Toscane, dans l'Ombrie et l'Emelie et dans la plus grande partie des Romagnes. Mais nulle part, ces nations n'ont laissé autant de traces, que dans ces dernières provinces, surtout dans les villes de deuxième ordre. Comme, à cause de leur position géographique et de leur importance secondaire, ces villes ont été moins exposées aux révolutions politiques ou industrielles elles ont mieux gardé l'empreinte des âges.

Chaque siècle s'est peint à côté de son prédécesseur sans l'effacer. Et c'est là un intérêt tout particulier qu'offre l'Italie aux yeux des étrangers ; le climat n'y a rien détruit et l'on retrouve partout les souvenirs de ces générations couchées les unes sur les autres dans la tombe du passé comme ces dépôts de fossils inconnus dans les vieilles formations du globe. J'ai passé bien des heures à parcourir ces vieux quartiers de Viterbe et plus tard de Pérouse, véritables labyrinthes où la vie et la lumière semblent ne plus oser habiter.

Les rues étroites, montueuses, tordues fuient comme de longs corridors, sous des voutes, sous des passages et des arcades, ou à l'ombre de deux lignes de grands toits qui se croisent devant les rayons du soleil de manière à ne leur permettre jamais d'arriver jusqu'aux pavés. A Pérouse, j'ai remarqué une de ces rues qui s'enfonçait toute entière sous une longue suite de vieilles constructions ; il m'arriva de m'y aventurer le soir ; j'avoue que j'éprouvai un saisissement pénible en entendant le bruit de mes pas courrir devant et derrière moi, dans cette sorte de caverne humide, où

je ne voyais que la lueur des petites lampes suspendues aux murs à de longs intervalles, et mon ombre que leur vacillement faisait danser comme un fantôme.

Les ouvertures qui se trouvent au bas des maisons paraissent toutes conduire vers des souterrains, tant elles sont abaissées sous le sol. Des escaliers extérieurs, de pierre, montent au premier étage ; unis par un côté au mur de la façade sur lequel ils dessinent des arcs-boutants qui servent à les soutenir. Ils conduisent aux appartements qui semblent les seuls habitables par la famille et qui s'élèvent presque toujours à 15 et 20 pieds au-dessus de la rue. On aperçoit çà et là, au haut des entrées principales, de vieux écussons qui ont perdu en partie leurs devises et leurs emblèmes ; souvent il y en a plusieurs d'un caractère tout à fait différent enchassés les uns à côté des autres, ce qui annonce que des alliances de familles ou une succession de propriétaires étrangers ont eu lieu dans ces nobles demeures ; quelques-uns de ces vieux blasons avaient été recouverts d'une couche de ciment dont le temps les a délivrés peu à peu ; et l'on retrouve ainsi le souvenir ou les traces de noms illustres que l'on avait peut être voulu faire oublier. A un endroit, j'ai vu qu'un cordonnier avait suspendu une forme de chaussure au cimier d'un casque qui décorait l'écu d'un baron, affichant son métier là où l'autre avait étalé sa noblesse.....

Les édifices entiers annoncent les mêmes vicissi-

tudes, les ouvertures et les ornements ont cent fois changé de caractère et de place. Les fenêtres ont tour à tour été arrondies, pointues ou carrées ; une façade avec un joli portique roman et de grandes croisés qui devaient faire partie d'une église décorent aujourd'hui un fenil ; un tombeau superbe orné de sculptures délicates qui était adossé, sans doute autrefois, au mur d'une chapelle de famille se trouve maintenant au bord d'un carrefour ; des gamins ont broyé les caractères de l'inscription avec des pavés et il s'amuse à décorer le marbre noir de leurs figures de bons hommes.

Les tours sont très nombreuses dans ces vieux quartiers ; là où elles n'ont pas été détruites, on en rencontre à chaque pas, il s'en élève une au-dessus de chaque groupe de maisons. Dans une esquisse que je fis en courant on en voyait quatre sur le premier plan.

La féodalité a eu un autre caractère en Italie que dans le nord de l'Europe. Le seigneur n'a jamais supplanté tout à fait le régime municipal, fortement organisé dans la vieille société romaine ; il dominait bien la petite population il la pillait même aussi comme ses confrères du nord, mais c'était plus au moyen de la faction. Au lieu d'aller comme ceux là établir son donjon sur un point inaccessible des montages, pour pouvoir tenir ses cerfs en respect et narguer ses voisins, il se fortifiait dans les cités, au

milieu de ses partisans qu'il pouvait facilement abriter sous son toit, dans les temps de discorde ou de guerre civile dont il était toujours l'instigateur. Voilà la raison de ces rues voutées, de ces rares ouvertures dans le bas des maisons, de ces énormes grilles de fer qui les ferment, de ces murs épais, enfin de ces grandes tours qui permettaient d'observer le voisinage, de lancer au loin des projectiles, et qui servaient en outre à la captivité ou à l'exécution des vaincus ; car c'est du faite de ces tours qu'on les précipitait souvent, quand la foule amentée demandait sa part de vengeance.

Ce système de construction se perpétua jusqu'à l'extinction des sanglantes querelles des Guelfes et des Gibelins, qui avaient divisé chaque ville et presque chaque famille en deux camps. En Toscane, où ces affreuses contestations se perpétuèrent plus longtemps et avec peut-être plus d'acharnement que dans les autres parties de l'Italie, à cause du grand nombre de familles influentes qui s'y partagèrent le pouvoir et la richesse, les palais, même d'une époque déjà moderne, ont tous l'aspect d'énormes forteresses capables de loger plusieurs mille combattants.

VI

A PIED.

En m'éloignant de Viterbe, je voulus renoncer au supplice de la diligence : Outre la fatigue que me donnait ce mode de voyager, il me paraissait encore trop rapide.—A chaque pas que je faisais sur cette belle terre, je sentais que si ma mémoire allait se parer d'un brillant tableau, mon cœur allait garder un long regret.

Je partis donc à pied, sans guide, avec une carte de l'Italie, et ma petite connaissance du pays et de son idiome pour diriger mes pas ; je portais en outre sur l'épaule l'humble bagage de peintre touriste dont voici les détails : d'abord, la boîte aux couleurs, indispensable au métier et deux ou trois albums, puis un sac de voyage composé de façon à ne pas tenter trop les voleurs, à lasser le moins possible son propriétaire, et qui cependant pût contenir une toilette assez complète pour faire convenablement mon entrée dans les villes.—Il faut avant tout, pour être bien reçu à l'auberge ne pas trop faire pitié aux maîtres de la maison. Pour aider ma marche, dans les montagnes, j'avais pris un long bâton ferré, comme devait en porter les pellerins d'autrefois ; il me

servait encore d'*appui-main* dans le travail de mes esquisses et d'arme défensive contre les chiens mal apprîs qui ne respectent pas d'ordinaire les porteurs de sacs.

En quittant Viterbe, quoique j'eusse un vague pressentiment des grands événements qui ont changé depuis l'état politique des italiens, je ne prévoyais pas que je touchais aux limites du futur domaine du Souverain Pontife ! En effet l'espace que nous venons de franchir depuis Rome, avec celui qui se trouve entre cette même ville et l'ancienne frontière du Royaume de Naples forment aujourd'hui l'état pontifical. C'est tout ce qu'il y a de plus improductif et de plus misérable dans la Péninsule ; une plaine de près de 40 lieues de long sur 12 de large, en moyenne, où, à part Rome et quelques petites villes dont les alentours suffisent à peine à l'alimentation, on ne voit que marais et terres incultes. Et encore, faut-il ajouter que la plupart de ces villes secondaires et leurs territoires sont des propriétés princières et que le *mal-aria*, cette peste particulière à l'atmosphère de Rome, y fait des ravages continuels.

J'ai dit plus haut, que les voleurs avaient été de tout temps une plaie de ces campagnes, il en a été ainsi des fièvres pestilentiennes qui y sévissaient même

dans les belles années de Rome ancienne ; car ce n'est que sous les premiers empereurs que l'on a réussi à assécher les marais Pontins qui sont une des principales, mais non pas la seule source de ces maladies (*). Les grands travaux que l'on fit dans ce but ayant été détruits plus tard, le mal, non seulement reparut, mais il fit des progrès considérables.

Les forêts qui assainissent l'air avaient été rasées ; et comme sur la fin de l'empire, toute l'administration civile était tombée dans le plus grand désordre, les travaux les plus nécessaires à la vie des populations furent oubliés. Tout le moyen âge vint à la suite, avec son cortège de ruines, passer sur ces plaines devenues désertes ; car, à la suite des inondations des barbares, les peuples des campagnes, ne se trouvant plus en sûreté, se réfugièrent en partie dans les enceintes fortifiées des villes.

Ainsi donc, tout ce qui demandait le travail de l'homme pour se conserver dût périr. Si dans les villes, où il restait toujours un certain noyau d'habitants et les apparences d'une société organisée, surtout à Rome, où le corps de l'église avait une constitution

(*) On commença à assécher ces marais, environ 300 ans avant l'ère chrétienne et l'on n'a pas cessé d'y faire quelques travaux ; jusqu'aux invasions des Goths : Theodoric même avait ordonné d'y exécuter des améliorations importantes, comme le témoignent les décrets de son règne.

régulière, on ait pu se laisser tellement envahir par la ruine et l'incurie pour qu'il se fit une accumulation de décombres, de poussière et d'ordures d'une épaisseur de vingt à vingt-cinq pieds ; imaginez ce qui arriva dans les campagnes. Tous les aqueducs, à l'exception de deux, je crois, s'étaient rompus et les eaux qu'ils conduisaient en si grande abondance se répandirent longtemps le long de leurs parcours, formant des mares sans issue. D'un autre côté les canaux d'assainissement, qui servaient en même temps à l'irrigation s'obstruèrent, puis disparurent avec toutes les beautés, toutes les richesses, de culture et de végétation, il ne resta que l'herbe des champs. Les eaux pluviales qui, une ou deux fois l'an, ruissellent sur cette plaine, ne trouvant plus leurs égouts ordinaires s'arrêtèrent dans tous les bas fonds, y accumulant avec elles des amas considérables de détritus végétaux. Ces dépôts détrempés chaque année dans les eaux stagnantes, se trouvent ainsi préparés à cette espèce de distillation qui s'opère pendant six mois, sous les rayons brûlants du soleil, et qui répand sur tout le pays des miasmes putrides.

Les maladies pestilentielles sont communes à plusieurs provinces de l'Italie. Mais c'est surtout à l'embouchure de ses trois plus grands fleuves, le Po, le Tibre et l'Arno, que ces maladies règnent avec plus de rigueur. Il est aisé d'en voir la raison par une simple étude géographique.

A ces endroits, la plaine s'élargit et se redresse. Les diverses chaînes détachés des Apennins qui s'élèvent tout autour forment de vastes amphithéâtres demi-circulaires ; de sorte que, à la saison des pluies, toutes les eaux se précipitent avec fureur en convergeant vers ces trois artères principales de l'Italie. Tout est entraîné dans le cours de ces inondations annuelles, terrains, demeures et végétation. Or comme les torrents rencontrent souvent les flots contraires de la mer, ils sont forcés de déposer les restes de leur butin sur les rivages qui s'exhaussent, ou se prolongent au loin en lagunes. Ces alluvions ont changé complètement la configuration de toutes les côtes qui longent la Méditerranée depuis Corneto jusqu'à Terracine, dans les Etats Romains, ainsi que celles qui avoisinent l'Arno et le Po.

Des villes qui avaient été bâties sur la mer s'en trouvent aujourd'hui éloignées de quatre à six lieues. Adria qui a donné son nom à l'Adriatique est de ce nombre (*). Ostie, ce fameux port de Rome ancienne, est enseveli loin du rivage. Pise et Venise, mais surtout la première, seraient bien en peine aujourd'hui de loger leurs flottes d'autrefois.

(*) Les marais Pontins eux-mêmes aurait été dans l'origine, une île comme celles de Venise, que les alluvions auraient réunie à la terre-ferme : Théophraste en donne même l'étendue sur je ne sais quelle autorité. La géologie ne peut aujourd'hui que confirmer ces témoignages antiques.

Les côtes de la mer se sont donc élevées, et les plaines se sont abaissées par un effet contraire et naturel. Il s'est accompli en grand, ce que nous remarquons sur les chemins qui descendent des côteaues. Vous avez vu que les points qui reçoivent plus directement la chute des voitures finissent par se creuser ; et les terres enlevées vont se porter plus loin pour former ces cahots, que nous connaissons si bien en Canada. Le lit des fleuves s'est aussi élevé à leur embouchure, ce qui les a rendus incapables de donner cours aux eaux d'une averse un peu considérable. Tout cela a donc aggravé le mal des inondations.

Un autre travail s'est aussi fait avec les années. Après la saison des pluies, et sous les ardeurs d'un soleil prodigue il nait de tous les limons et de tous les débris végétaux, déposés dans les fonds de la vallée, une végétation nouvelle et abondante, mais infailliblement destinée à être ensevelie de nouveau sous d'autres détritns. Vous concevez l'épaisseur de ce dépôt végétal qui s'accumule librement, depuis plus d'un millier d'années, sur une surface de quelques cents lieues d'étendue ; et vous pouvez aussi vous faire une idée de l'abondance des gaz délétères qu'il doit fournir à l'évaporation. Aussi tout le littoral des états Romains depuis la Toscane jusqu'au royaume de Naples souffre-t-il de ces émanations, ainsi que toute la vallée du Tibre.

C'est l'aspiration de ces gaz qui est si dangereuse.

Le soir depuis le coucher du soleil jusque vers neuf heures, l'atmosphère est rafraîchie par les brises de la mer, et il se fait toujours une forte condensation des vapeurs de la terre qui retombent à la surface en couches légères et argentées. Il est alors très imprudent de se reposer à l'extérieur des maisons, et surtout de s'asseoir sur l'herbe, dans la campagne.

Les étrangers se laissent facilement séduire par le spectacle des beaux soirs de Rome ; ils aiment à voir ces jolis voiles de brume descendre sur les ruines, couronner les tombeaux, flotter sous un groupe de pins parasols ; ils jouissent à respirer les premiers souffles du vent du soir après de longues journées brûlantes ; ils se laissent volontiers tomber sur un gazon, après de pareils jours, devant de tels tableaux ! Mais ils paient presque toujours très cher ces jouissances, toutes frugales qu'elles soient.

J'ai connu plusieurs artistes, avides à l'extrême de semblables plaisirs, qui avaient tous pris la fièvre du pays, pour s'être couchés en plein air durant quelques heures : ils venaient de faire tous ensemble une excursion sur les bords de la mer, dans les environs d'Ostie, je crois. Après une marche fatigante, suivie par un diner de circonstance, ces tendres amants de la nature s'étaient laissé tenter par les charmes d'une sieste champêtre. Le poison se glissa avec les pavots, et tous furent saisis par la maladie. Quelques uns en furent affectés pendant longtemps ; car c'est le caractère de ce mal de reparaître après de longues

périodes, et même de poursuivre celui qui en a souffert sous des climats étrangers.

Pie VI, ce Souverain généreux, avait entrepris l'assainissement de ses états, et il avait commencé par assécher une partie des Marais Pontins en y faisant pratiquer de grands canaux. Mais la tâche était trop gigantesque pour un seul homme, aidé des seuls moyens que peuvent fournir un petit état ; les infortunes d'ailleurs vinrent bientôt interrompre une si belle entreprise. Napoléon, qui avait déjà fait exécuter des travaux publics immenses dans toute l'Italie, songeait à faire continuer ceux-ci, peut être, pour faire l'orgueil du futur Roi de Rome... Mais hélas ! les pauvres Marais Pontins, sont encore à demander une main généreuse et puissante, mais surtout une main fortunée, plus forte que les révolutions, pour sortir de leur fange et devenir encore une fois fertiles et bienfaisants !

Je suis sous l'impression que d'autres ouvrages ont été exécutés par Pie IX ; mais dans quelques autres parties des États Romains. Dans tous les cas, l'amélioration peu sensible opérée dans l'état sanitaire de ces campagnes doit désespérer le gouvernement : cela démontre que les causes du mal sont considérables et qu'elles exigeraient des sacrifices immenses et

constants pour être détruites. Il faudrait entre autres choses établir un système complet de canaux pour distribuer avec économie les eaux pluviales : mais surtout il serait urgent de couvrir de plantations forestières toute cette grande plaine dénudée, afin de produire par elles l'absorption des gaz dangereux ; puis enfin la coloniser régulièrement. Ceux qui connaissent les ressources de ce pays, la crainte que les populations ont de séjourner dans ces champs déserts, et l'aversion que la plupart éprouvent pour tout travail long et pénible ; ceux qui en outre, à l'aide de la science et de l'expérience peuvent calculer ce que coûterait de temps et d'argent un pareil travail, accompli sur une surface de plusieurs cent lieues, sont seuls en état de dire s'il aura jamais son exécution complète.

Quoiqu'il advienne je ne vois pas pourquoi on a toujours fait un crime aux papes de ne pas l'avoir déjà exécuté, quand il n'a pas pu l'être entièrement durant la plus grande puissance de l'empire Romain. Depuis Boniface VIII (1294) jusqu'à Pie VI, pas moins de quinze Souverains Pontifes se sont occupés de travaux d'assainissement. Aujourd'hui, que la révolution a ravi à Pie IX l'Ombrie, l'Emélie et les Romagnes, les seules provinces qui donnaient du revenu à l'état, il devient impossible à ce généreux pontife de continuer l'œuvre de ses prédécesseurs.

VII

A VOL D'OISEAU.

Mais je vous demande pardon de m'être arrêté si longtemps dans le désert, au milieu de la désolation, quand je touchais aux confins de *la terre promise*, quand j'étais si près de tableaux plus riants.

En effet le territoire d'Orvieto et de l'Ombrie vers lequel nous allons nous acheminer maintenant, fait un contraste inattendue avec celui que je vous ai fait parcourir : rempli des souvenirs les plus intéressants de toutes les époques de l'histoire moderne, d'objets précieux au point de vue de la religion et de l'art, c'est en outre une terre délicieuse, un jardin verdoyant, ombragé de vignes et d'oliviers, baigné de rivières et de lacs, tout accidenté par les petits groupes des Apennins dont les sommets, dans cette région, sont couronnés de villages ou de monastères vénérés.

Comme je ne veux pas vous condamner à me suivre pas à pas, à travers le pays, sur les chemins poudreux, ou dans les sentiers perdus au fond des vallons ou suspendus au flanc des montagnes ; comme je veux encore moins vous faire partager les petites misères de la route ; je vais vous la faire franchir à vol

d'oiseau. Au reste il serait fastidieux pour la plupart des lecteurs, qui n'ont pas fait une étude particulière de l'archéologie et des diverses productions des grands maîtres, d'être arrêtés à tout instant devant des monuments ou d'autres œuvres artistiques d'un ordre secondaire ; et l'on trouvera sans doute plus agréable de faire l'étude de l'art Ombrien dans un petit tableau qui en présentera les caractères principaux. Peut-être que ce tableau pourra trouver sa place au bout de la course que nous allons faire.

A un pas de Viterbe, s'élève *Montefiascone*, gros bourg sans importance assis sur des terres bouleversées par les volcans. Les laves qui forment en quelques endroits tout le sol, et un petit lac d'eau chaude et sulfureuse que l'on voit près de la route indiquent assez l'origine de ces terrains. C'est après avoir dépassé cette petite ville que l'on commence à remarquer les vignobles qui produisent le vin *d'Est*, un des meilleurs d'Italie.

Bolsence est un autre bourg moins important encore que ce dernier, il occupe à quelque milles plus loin le site de l'ancienne *Vulsinium*, capitale des Volsques. Un lac de peu d'étendue s'étend en face offrant au regard de charmants horizons ; une montagne de basalte s'élève en arrière, laissant voir sur son flanc dénudé une belle colonnade de prismes hexagones ; c'est une des plus curieuses formations de ce genre qu'il y ait en Europe.

Après avoir franchi quelques monticules, en se dirigeant du côté des Apennins, l'on rencontre bientôt Orvieto avec ses murs échelonnés, ses tours, ses vieux couvents et sa gracieuse cathédrale. Elle apparaît soudainement, comme une création féérique, sur la pointe d'un grand rocher isolé au milieu d'une vallée fertile qui s'abaisse tout autour en amphithéâtre. Parmi les choses curieuses que renferme cette ville se trouve un puits, creusé entièrement dans le roc jusqu'à la profondeur de deux cents pieds. On y descend par deux escaliers en limaçon qui sont si spacieux et si faciles à la circulation que l'on peut s'y aventurer à cheval ou à dos d'âne ; c'est de cette manière que l'on va commodément faire sa provision d'eau.

Laissant *Orvieto* le matin on trouve, après quelques heures de marche, *Cita del Pieve* : Elle est assise sur le versant d'une jolie colline en face d'autres collines couvertes de pâturages, où l'on voit errer par groupe des troupeaux et des bergers.

Enfin à des distances à peu près égales et toujours couronnant des montagnes, toujours au milieu de vallons fleuris, baignés par des lacs et des rivières, toujours sous le beau ciel de l'Italie, on rencontre *Perouse, Assise, Foligno, Spoleto, Terni*, etc., Toutes ces petites villes semblent être venues s'asseoir sur ces hauteurs pour contempler la belle nature qui les entoure ; et quoiqu'elles soient très vieilles, étant à peu près toutes de date étrusque, elles n'ont pas l'air décrépites, elles vivent de cette vie et de cette beauté

éternelle qui les environnent, elles recouvrent toujours leurs ruines d'un ciment nouveau ; et sur la terrasse qui domine un mur cent fois détruit, on voit encore la jeune ombrienne entrelacer les ceps d'une jeune vigne et renouveler les fleurs de ses vieux vases de terre, qui ont vu naître quelques centaines de printemps.

Isolées les unes des autres, séparées par des montagnes escarpées, ces petites villes sont nécessairement tranquilles ; on ne s'y consume pas dans un actif brocantage, on ne va pas tenter les hazards des mers, et l'on se trouble peu de ce qui se passe au-delà de ces cimes bleues, si harmonieusement unies pour abriter un véritable bonheur. Là, les nécessités de la vie ne sont pas tellement pressantes, que les habitants soient obligés de recourir à ces milles moyens factices, à toutes ces industries qui nous sont ici plus nécessaires pour faire fortune ; on vit en famille, on recueille sans beaucoup d'efforts des raisins excellents, des olives sur les rochers arides, de la soie, des fruits de toutes espèces ; on dirige les ruisseaux qui descendent des coteaux, à travers les prairies, pour les rafraîchir ; on fait paître de beaux troupeaux de moutons. C'est dans l'Ombrie où Rome ancienne venait prendre ses brebis grasses pour ses sacrifices, et c'est encore là où les grands marchés vont s'approvisionner de bonne chair (*).

(*) Je n'entends parler que de celle des moutons, car les romains possèdent les plus beaux troupeaux de bœufs.

Je sais bien qu'il ne faut pas aller chercher les grandes fortunes au milieu de ces populations : mais comme elles ne se sont pas créés de ruineuses nécessités elles ont de quoi satisfaire leurs modestes désirs. Les femmes se tissent des étoffes pour se faire de jolis jupons, *pas trop longs* ; elles se font des corsages élégants, *pas trop courts*, quelles ferment sur l'épaule et sur la poitrine, par de simples nœuds de ruban ; elles se fabriquent aussi des écharpes de soie, rayées de différentes nuances qu'elles nouent autour de leur taille ou qu'elles jettent négligemment sur leurs têtes ; puis elles ont assez de bon goût pour penser qu'une chevelure abondante et bien peignée, relevée sur le col par un beau ruban de couleur vives, qu'un fichu brodé de leur main et drapé sans trop d'art sur leurs épaules encadrent suffisamment une jolie figure. Comme les filles de la Grèce, les Ombriennes ont toujours compris, jusqu'à ces années dernières, que la simplicité était le plus beau vêtement de la beauté. Elles n'ont pas encore demandé à leurs papas, ni à leurs maris, ni à d'autres . . . des chiffons dispendieux, à la mode de Paris, des souliers de satin, des plumes d'autruches et ces mille accessoires multicolores tels qu'en traînent sur la poussière de nos chemins nos plus humbles filles des champs.

Dans l'Ombrie comme dans presque toute l'Italie, chaque commune chôme la fête de son patron, en famille. Comme pour ces braves gens l'ivrognerie

n'existe pas, et que pour eux, se priver de la raison c'est se priver d'un plaisir, ces réjouissances ne peuvent avoir que de bons résultats. J'ai assisté à deux de ces fêtes populaires en passant dans ces campagnes et je n'y ai remarqué que des amusements convenables, où s'épençait une gaieté pleine d'abandon et de simplicité.

Placés entre la Toscane et la plaine du Tibre, ces populations participent aux facultés, au caractère et au type des Toscans et des Romains. Chez eux la pétulance d'esprit, la mobilité incomparable des traits, la politesse pleine de démonstrations et de protestations des Florentins se montrent encore, mais modifiées ; l'esprit est plus calme, les paroles ne se précipitent plus sur les lèvres, comme les étincelles du foyer d'un feu de joie, la physionomie et les membres ne s'agitent plus autant, enfin la gaieté est moins fébrile et les rapports sociaux, tout en conservant beaucoup d'aménité et de formes gracieuses, sont plus sincères. Les Romains en communiquant aux Ombriens un peu de cette royale placidité, de cet esprit sérieux et magistral qui les distinguent, ont évidemment contribué à former chez eux ce caractère de *transition*, de même que, en ajoutant à l'imagination vive des Toscans quelque chose des passions fortes et contenues, profondes et constantes des Romaines, les habitants de l'Ombrie se sont trouvés doués d'heureuses

dispositions pour l'existence ardente et dévouée du cloître, pour les vives et mystiques aspirations de la vie contemplative. L'Ombrie avec la partie de la Toscane qui l'avoisine sont bien certainement en Italie le séjour favori des natures ascétiques : aussi ont-elles été le berceau de l'art le plus pur et le plus inspiré de la beauté divine. Dieu a répandu tant d'harmonie dans ces solitudes !

Rien de heurté dans le paysage ; toutes les lignes ondulent vaguement ; toutes les teintes se fondent, la terre semble s'unir au ciel par les sommets des Apennins, qui deviennent de plus en plus diaphanes à mesure qu'ils s'éloignent et qu'ils s'élèvent ; et, lorsque les vapeurs du soir viennent s'entasser audessus, elles paraissent continuer dans un espace infini un panorama d'autres montagnes et d'autres plaines. La nuit s'infiltré lentement dans le jour par une multitude de teintes roses puis violacées, au milieu d'un concert immense formé par tous les chants et les bruits du soir : harmonisés et répercutés dans le vaste foyer de la vallée, ces sons variés s'élèvent et se perdent dans le silence des cieux. C'est l'hymne d'une terre bénie ! C'est bien ici où il semble que Raphaël devait naître ; Raphaël dont l'œuvre est toujours là comme la suprême expression de la grâce et de la beauté divine !

Les Soirées Canadiennes pour l'année 1864.

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription aux "*Soirées Canadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement, UNE PIASTRE.

Les séries de 1861, 1862 et 1863 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

Des personnes, amies des "*Soirées Canadiennes*," ayant exprimé leur étonnement de ce qu'on ne leur a pas adressé, dès le commencement de l'année et avant la réception du montant de l'abonnement, les livraisons de 1863, nous prenons cette occasion de leur offrir, avec nos remerciements pour leur bienveillante sympathie, l'explication de notre manière d'agir.

Nous avons, à l'exemple des journaux et revues d'Europe, mis pour condition d'abonnement le paiement d'avance ; une pareille règle ne souffre pas d'exception, attendu que l'exception constituerait, en quelque sorte, une injustice envers tous les autres souscripteurs. Nous sommes persuadés que cette simple remarque fera comprendre l'exactitude de notre pratique qui, nouvelle ici, est générale en France et dans tous les grands centres de publicité, où tout le monde s'y soumet avec plaisir dans l'intérêt de tous.

BROUSSEAU FRÈRES,

Québec, Rue Buade, No. 7.

Québec, 1864.